Jaffrelot Christophe (dir.), *Le Pakistan.*

Fayard, Paris, 2000. 503 p.

Christophe Jaffrelot n'aura pas attendu que le Pakistan soit sous les feux de l'actualité pour diriger un ouvrage qui fera référence [(1)]. Avant d'en rendre compte, il faut saluer le labeur auquel se livre l'éditeur Fayard qui, après avoir publié deux ouvrages sur l'Inde, complète le tableau sur l'Asie du sud avec le présent ouvrage [(2)]. Même si cet ouvrage sur le Pakistan est moins volumineux, il propose la première synthèse de langue française composée par des spécialistes sur ce pays qui a vu le jour il y a plus d'un demi-siècle. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut insister sur la lisibilité de l'ouvrage, une qualité qui ne se départit pas de la série d'ouvrages « grand public » publiés par Fayard. À une lecture aisée s'ajoute la présence de documents très clairs bien que l'on ne puisse que regretter le nombre limité de cartes (au nombre de quatre, dont seule une carte généraliste pour le Pakistan actuel, p. 263). Le glossaire (6 pages) permet de se familiariser avec la terminologie et la chronologie, très détaillée sur plus de 12 pages, s'arrête au coup d'État du général Musharraf. Elle est très utile pour trouver des repères dans l'histoire du Pakistan qui, malgré sa jeunesse, est déjà fort mouvementée.

L'ouvrage est divisé en quatre parties qui portent les titres suivants : 1. Une nation à la recherche de son identité, 2. La politique extérieure du Pakistan, 3. Économie et structures sociales et 4. Une culture plurielle ? Ces thématiques peuvent conduire à penser que l'ouvrage manque de profondeur historique : point s'en faut. Avant 1947, le Pakistan partage en effet une histoire commune avec l'Inde et cette histoire a fait l'objet des deux ouvrages précédemment mentionnés et publiés par le même éditeur. Il n'eût certes pas été inutile de rappeler brièvement l'histoire des Musulmans dans le sous-continent indien. Les contributions sont réparties entre neuf spécialistes. Signalons l'absence de Denis Matringe ou Mariam Abou-Zahab. Denis Matringe est un spécialiste de deux littératures du pays, la littérature ourdoue et la littérature pendjabie. La littérature en général et celles-ci en particulier ne sont malheureusement pas traitées dans cet ouvrage, alors que ce champ d'études couvrait deux chapitres (XXVI et XXVII, soit 70 pages) dans l'ouvrage que Jaffrelot avait dirigé sur l'Inde contemporaine. Nonobstant cela, la présence de jeunes chercheurs comme Amélie Bloom ou Aminah Mohammad témoigne de l'intérêt que suscite actuellement le Pakistan dans la recherche française. Une plus grande uniformisation des translittérations aurait donné plus d'homogénéité à l'ouvrage. Par exemple, Lashkar-e Taïba (p. 226) devient plus loin Lashkar-e Tayyiba (p.255). Le lecteur non-spécialiste peut penser qu'il s'agit là de deux organisations différentes.

La perspective qui domine l'ensemble de l'ouvrage est politologique. Elle couvre près de 280 pages, englobant des développements géopolitiques et idéologiques (instrumentalisation de l'islam). Le reste se répartit entre l'approche géographique (20 pages), économique (30 pages), sociologique et anthropologique (50 pages), religieuse (25 pages) et linguistique (10 pages). Cette répartition méthodologique reflète finalement assez bien les tendances actuelles des études pakistanaises à l'échelle mondiale. Elles restent très dépendantes des événements qui déchirent la région depuis la fatidique année 1979, date de la Révolution iranienne et de l'invasion soviétique de l'Afghanistan. C'est pourquoi le fait que cet ouvrage ait été publié avant les attentats du 11 septembre 2001 ne lui porte pas préjudice. Le principal revers de l'approche politologique est cependant de délaisser la perspective de la longue durée, entendue non seulement dans le champ historique, mais dans le champ sociologique et anthropologique. Il serait en effet illusoire de rapporter tous les problèmes que connaît le Pakistan à 1979, mais aussi à 1947. Les structures sociales qui prévalent toujours dans le rapport entre les individus, entre ces individus et leurs sources d'autorité, religieuses ou non, s'enracinent dans une histoire multiséculaire. De ce point de vue, la perspective de la longue durée aurait pu s'appuyer sur la dialectique tradition/modernité. Il est vrai les études sociologiques et anthropologiques des populations du Pakistan n'ont pas connu le même essor qu'en Inde.

La première partie de l'ouvrage comprend trois chapitres : 1. Identités islamiques et tensions ethniques, 2. Le Bengale oriental entre islam et identité régionale, 3. La démocratie introuvable. Le premier chapitre traite de la difficulté à construire une identité nationale, non seulement parce que les ethnies ne parviennent pas à s'entendre sur leur place respective, mais parce que l'islam reste le seul facteur dynamique dans ce processus. La perspective adoptée ne permet pas toujours à l'auteur, en l'occurrence Christophe Jaffrelot, de restituer la profondeur des enjeux identitaires. C'est par exemple le cas avec le Sindh. Le nationalisme sindhi est traité dans le seul cadre du « réveil » opéré par Ḏūlfikār ʿAli Bhutto dans

(1) À noter que Christophe Jaffrelot en avait dirigé un précédent, qui n'avait certes pas les mêmes ambitions que celui dont il est question dans cette notice. Voir Christophe Jaffrelot (dir.), *Le Pakistan, carrefour de tensions régionales*, Editions Complexe, 1999, chronologie, bibliographie, 143 pages. Une partie des auteurs de l'un et de l'autre ouvrage est commune. Compte tenu de l'actualité du Pakistan depuis le 11 septembre 2001, l'ouvrage a été réédité en 2002. Enfin, l'auteur vient de diriger la publication en anglais d'un nouvel ouvrage sur le Pakistan. Il s'agit de C. Jaffrelot (dir.), *Pakistan : Nationalism without Nation*, CSH/Manohar, New Delhi, 2002, 352 p.

(2) Claude Markovits, *Histoire de l'Inde moderne, 1480-1950*, Fayard, Paris, 1994 et de Christophe Jaffrelot, *L'Inde contemporaine*, Fayard, Paris, 1996. Voir les cr dans *BCAI* 12 (p. 186-190) et 14 (p. 140-144).

BCAI 18 (2002) Jaffrelot Christophe (dir.) : Le Pakistan, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les années 1970. S'il est indéniable que sa conquête du pouvoir a pu constituer un « dérivatif au nationalisme sindhi » (p. 49), on ne peut pour autant passer outre sur l'ancienneté du mouvement, sa diversité (une partie des nationalistes sont des indépendantistes), son essor avec la fin de Bhutto, ni son enracinement dans la culture et la littérature sindhies. Le chapitre II, signée par France Bhattacharya (p. 71-107), professeur de bengali à l'INALCO, nous donne un aperçu complet du Bengale pakistanais jusqu'à la création du Bangladesh. Le troisième chapitre revient sur l'histoire politique du pays avec un titre suggestif : « la démocratie introuvable ». La tendance est grande de comparer le destin politique du Pakistan avec celui de l'Inde. L'Inde est une démocratie depuis sa fondation en 1947 et face à ce voisin géant, le Pakistan paraît bien instable. En revanche, le cas du Pakistan n'est guère original si on le situe dans l'histoire politique des États du sud, qu'ils soient ou non musulmans. Cela dit, Christophe Jaffrelot, qui signe ces pages, attribue ce qu'il appelle « l'éternel recommencement du cycle pakistanais » (p. 164) à un « faisceau de facteurs politiques » plutôt qu'à « une quelconque malédiction de l'islam » (p. 167). En outre, il conclut en arguant que malgré la faiblesse de la société civile, l'intelligentsia a trouvé dans les ONG « un mode d'organisation prometteur et dont la presse anglophone relaie volontiers l'esprit critique » (p. 169) (3).

La deuxième partie est consacrée à la politique extérieure du Pakistan. Les trois chapitres qui la composent traitent des relations du pays avec les grandes puissances, avec l'Inde, et enfin avec l'Asie centrale et le monde musulman. Les événements dont il a déjà été question ont fait du Pakistan un « État pivot ». Là encore, l'année 1979 s'est avérée décisive. Le Pakistan, sans doute pour contrer l'Inde de Nehru qui choisissait le camp socialiste, s'était déjà invité dans le camp américain. La Révolution iranienne priva les États-Unis d'un de leurs plus puissants alliés dans la région du Golfe. Quant à l'invasion soviétique de l'Afghanistan, on peut la considérer comme le dernier acte de la guerre froide. Jean-Luc Racine, un « géopolitologue » spécialiste des relations indo-pakistanaises, écrit : « Dans l'histoire du jeune Pakistan, le temps long des relations multiséculaires entre hindous et musulmans dans le sous-continent interfère constamment avec le temps court de deux États quinquagénaires » (p. 201). Cette seule phrase vaut par sa justesse. La question du Cachemire n'a pas permis aux deux États de normaliser leurs relations et, depuis, les dirigeants pakistanais n'ont pas su éviter la tentation de diaboliser l'Inde pour légitimer leur pouvoir et justifier les mesures les plus scélérates. Le chapitre VI est signé par le spécialiste de l'Afghanistan et de l'Asie centrale Olivier Roy. Le rôle du Pakistan dans la croissance des Taleban tient, on s'en doute, une place importante. L'auteur glisse un peu rapidement sur le rôle des États-Unis et de l'Arabie saoudite, se contentant d'écrire que ces pays ont « encouragé » les groupes islamistes entraînés au Pakistan dans un premier temps (p. 246) : à quand une étude détaillée du rôle réel que jouèrent ces deux États dans la « talibanisation » de l'Afghanistan ainsi que dans le développement de l'islamisme au Pakistan ? La thèse de l'auteur est que malgré le discours panislamiste, on assiste au Pakistan à « l'effacement de la notion d'État-Nation, au profit de structures tribalo-islamiques (...) » (p. 242). Roy renchérit en arguant que « l'idéologie panislamiste cache mal des alignements de plus en plus ethniques » (p. 249).

La troisième partie sur l'économie et les structures sociales est formée de trois chapitres. Les deux premiers sont signés par Gilbert Étienne, et le troisième par Pierre Lafrance, ancien ambassadeur de France au Pakistan. Après une présentation de l'espace et des hommes (chapitre VII), Gilbert Étienne étudie le développement économique du pays, ce qui constitue une suite utile à l'ouvrage aujourd'hui classique qu'il avait consacré à ce sujet en 1989 (4). On reconnaît le style précis et clair, et l'approche fort bien documentée de l'ancien professeur de Genève. Malgré les nombreuses difficultés auxquelles se heurte l'économie – en premier lieu à cause de la dette (le service de la dette engloutit 65 % des revenus de l'État !) et de l'économie du coulage (l'économie au noir correspondrait à 50 % du PIB), Étienne remarque une évolution positive : « Nombre de notables du Sind et du Pendjab, écrit-il, se comportent à présent en entrepreneurs, mais les structures féodales n'ont pas toutes disparu » (p. 292). Bien qu'il précise que le terme de « féodalité » est récusé par certains chercheurs pakistanais, Étienne ne cherche pas à éclairer le lecteur sur le problème des structures sociales des zones rurales du Sindh et du Pendjab. C'était là un débat important, mais il est vrai qu'il aurait pu trouver une plus juste place dans le chapitre IX écrit par Lafrance et intitulé « Entre caste et tribu ».

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de dire quelques mots de la bibliographie de ce chapitre IX qui est la plus brève de toutes, ne comportant qu'onze titres. Le plus surprenant est que sur ces onze titres, trois sont des ouvrages consacrés aux structures sociales de l'Afrique occidentale (les Maures et les Toucouleurs). Deux autres sont consacrés l'un à l'archéologie, l'autre au docteur Ambedkar, un leader intouchable indien. Si les travaux sur le Pakistan dans ce domaine ne sont pas légion, ni très récents, il existe des classiques qui sont absents de la bibliographie. Ces lacunes

(3) Sur ce sujet, je me permets de renvoyer à mon article à paraître, M. Boivin « Violence, recomposition sociale et intégration urbaine à Karachi » dans V. Dupont et G. Heuzé (éd.), *Les villes en Asie du sud*, EHESS.

(4) Gilbert Etienne, *Le Pakistan, don de l'Indus. Économie et politique*, Publications de l'Institut Universitaire des Hautes Études Internationales/ PUF, Genève/Paris, 1989.

BCAI 18 (2002) Jaffrelot Christophe (dir.) : Le Pakistan, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

concernent au premier chef les travaux de Frederik Barth, A. S. Ahmed, R. Pehrson, Sigrid Westphall et Zekiye Eglar [5]. En outre, de nombreuses études sur les structures sociales des Musulmans indiens ont été publiées, à commencer par la thèse remarquable de Marc Gaborieau sur une caste de colporteurs musulmans du Népal qui constitue le travail le plus complet sur la question [6]. Pierre Lafrance cite en revanche le livre de Louis Dumont sur les castes en Inde : on sait que cette autorité avait des vues erronées sur les Musulmans du sous-continent, comme vient encore de le démontrer le même Marc Gaborieau dans un article récent [7]. Sur les Musulmans indiens, on peut encore citer les travaux de Raymond Jamous sans parler de l'ouvrage classique dirigé par Imtiaz Ahmed [8].

Pierre Lafrance présente dans un premier temps ce qui unit les populations du Pakistan sur le plan de leur organisation sociale, en l'occurrence « la prégnance des liens du sang » (p. 323), avant de passer à l'étude du monde tribal (p. 330), qui inclut les Baloutches et les Pathans, le monde des hautes montagnes septentrionales (p. 340), le Pendjab et le Sindh (p. 341), pour finir avec le monde des villes (p. 358). Le trait commun des Pakistanais est décliné en plusieurs termes techniques : *biradari*, *qaum*, les deux plus répandus, puis *khandan* et *zat* (p. 323-324). Signalons d'emblée que l'auteur ne se réfère pas au magistral article de Hamza Alavi sur le *biradari* [9]. Il n'est pas utile de rentrer plus dans les détails. Remarquons simplement que l'auteur, qui s'inspire apparemment du Pendjab, n'insiste pas suffisamment sur un point : la polysémie de ces termes, en particulier pour le mot d'origine arabe *qaum*, et pour *khandan*, un terme d'origine persane qui s'est aujourd'hui imposé en ourdou. En outre, celui de *zat* n'est pas non plus spécifique au Pendjab : il reste le terme « identificatoire » le plus répandu dans le Sindh intérieur. Pour toutes ces raisons, il est des plus périlleux de réduire chacun des termes techniques à une seule définition. À la question de savoir si le système social des pays de l'Indus relève d'un système de castes, l'auteur répond qu'il en relève partiellement. L'argument en faveur du système de castes est que les communautés sont prisonnières de leur rang, bien que les différences hiérarchiques ne soient pas ritualisées, ni liées aux catégories du pur et de l'impur (p. 327).

L'auteur réduit les populations du Sindh et du Pendjab à deux groupes : « Le Pendjab et le Sind, écrit-il, portent la marque de l'ancienne suprématie des Rajpouts et des Jāts. Au cours de l'histoire, leurs rapports ont pu être hiérarchisés, mais de nos jours ils se partagent la suprématie » (p. 341). Cette vision pose la question des sources, à laquelle il a déjà été fait allusion. Il apparaît en effet que l'auteur se fonde essentiellement sur l'ouvrage de Denzil Ibbetson. Cet administrateur britannique est l'auteur d'un ouvrage certes remarquable, mais qui fut publié en...1883 [10]. Que les choses soient claires : dans l'introduction d'une centaine de pages qu'il rédige, Ibbetson, fait preuve d'une remarquable perspicacité. Ses thèses relatives au système des castes dans le Pendjab sont pertinentes et largement en avance sur son époque et son milieu. Cela dit, ses classifications souffrent de sa vision orientaliste et colonialiste de la réalité sociale. En premier lieu, chaque « caste » est perçue en termes plus ou moins positifs suivant leur comportement – docile ou rebelle – et les services qu'elles avaient rendus au pouvoir colonial. Deuxièmement, l'auteur ne dit rien de la complexité des processus de construction identitaire, ni de la confusion qui en a résulté. De nombreux groupes ont revendiqué une ascendance prestigieuse, d'où une reconstruction de leur histoire et de leur mythologie. Enfin, Ibbetson ne s'intéresse qu'au Pendjab : Pierre Lafrance ne semble pas avoir consulté les sources équivalentes sur le Sindh, ce qui le pousse à assimiler le Sindh à cette dernière province. C'est ainsi que les Jats seraient répartis sur tout le territoire du Sindh (p. 348). Ils y seraient particulièrement nombreux et ils y formeraient la majeure partie de la population (p. 349). Or, d'après E.H. Aitken, un autre officiel britannique qui utilise les données du recensement de 1901, les populations les plus importantes de la province étaient les Samā (732 297), les Mohānā (107 383), les Somrā (102 753) et les Jāts (77 220). On voit que si les Jāts arrivent en quatrième position, ils sont dix fois moins nombreux que les Samā, et ils ne représentent que 2,4 % d'une population totale de 3 210 910 habitants [11] ! On retrouve une situation similaire avec les Khojah. Là encore, l'auteur ne se réfère

(5) À titre indicatif, on peut mentionner F. Barth, *Political Leadership among Swat Pathan*, Athlone Press, London, 1972 ; Akbar S. Ahmed, *Millenium an Charisma among Pathans : A Critical Essay in Social Anthropology*, Routledge and Kegan Paul, London, 1976 ; R. Pehrson, *The Social Organization of the Marri Baluch*, Wenner-Gren, New York, 1966 ; Sigrid Westphall-Hellbusch et Heinz Westphall, *The Jat of Pakistan*, Duncker & Humblot, Berlin, 1964 ; Zekiye Eglar, *A Punjabi Village in Pakistan*, Columbia University Press, New York, 1960 ; enfin A.S. Ahmed, *Pakistan : Social Sciences' Perspective*, Oxford University Press, Karachi, 1990.

(6) M. Gaborieau, *Ni brahmanes, ni ancêtres. Colporteurs musulmans du Népal* Société d'ethnologie, Nanterre, 1993. Voir le c.-r. dans *BCAI* nº 13 p. 193-195.

(7) Marc Gaborieau, « Incomparables ou vrais jumeaux ? Les renonçants dans l'hindouisme et dans l'islam », *Annales*, nº1, janvier-février, 2002, p. 71-92.

(8) Imtiaz Ahmed, *Caste and Social Stratification among Muslim in India,* Manohar, New Delhi, 1978 ; Raymond Jamous, *La relation frère-sœur. Parenté et rites chez les Meos de l'Inde du nord,* Editions de l'EHESS, Paris.

(9) Hamza Alavi, « The Two Biraderis : Kinship in Rural West Punjab », dans T.N. Madan, *Muslim Communities of South Asia. Culture, Society, and Power*, Manohar, New Delhi, 1995, p. 1-62.

(10) Denzil Ibbetson, *The Punjab Castes*, Sang-e Meel Publications, Lahore, 1883 [1997].

(11) Voir E.H. Aitken, *Gazetteer of the Province of Sind*, Indus Publications, Karachi, 1907 [1986], p. 154.

BCAI 18 (2002) Jaffrelot Christophe (dir.) : Le Pakistan, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qu'aux Khojah du Pendjab, et il est évident qu'il utilise exclusivement les informations d'Ibbetson [(12)].

La quatrième et dernière partie est une interrogation : une culture plurielle ? Les deux premiers chapitres portent sur l'islam, et le dernier sur les langues et leur enseignement. Signé par Aminah Muhammad, le chapitre X (25 pages) est important puisqu'il porte finalement sur ce qui est la raison d'être du Pakistan, l'islam. Les divers paragraphes sont consacrés aux Sunnites (8 pages), aux Chiites (5 pages), aux Aḥmadiyya (2 parties), au soufisme (1 page) et aux relations entre les groupes religieux et l'État (10 pages). Il est difficile de manipuler toutes ces informations sans commettre quelques erreurs ponctuelles – par exemple que les Ismaéliens du nord du pays sont des Khojah (p. 384), ou qu'une branche se sépara des Nizāri alors que c'est plutôt l'inverse (*idem*), ou bien que les Bohrah ont leur siège en Inde à Surat alors qu'il est à Mumbaï (Bombay). Pour en terminer avec les Ismaéliens, il est faux d'écrire qu'ils ont été épargnés par les violences (note 1 p. 392). On relèvera le peu de place accordé au soufisme, et plus particulièrement au soufisme en tant que « vecteur de la religiosité populaire, (qui) revêt le plus fréquemment la forme d'un culte rendu aux saints... » (p. 388) [(13)]. Pourquoi est-ce regrettable ? D'une part parce que c'est minorer l'importance de la religion populaire, et que c'est manquer une occasion de contrebalancer l'approche par trop politologique et idéologique de ce volume sur le Pakistan. Enfin, même s'ils ne sont pas nombreux, on dispose de travaux de qualité sur cette question [(14)]. Le chapitre XI est consacré à Islam et politique, dans une perspective plutôt juridique et constitutionnelle. C'est une occasion de revenir sur les partis islamistes, mais Marc Gaborieau est le premier à signaler que « Ces partis religieux, qui sont un des traits spécifiques du paysage politique pakistanais, sont certes minoritaires (ils totalisèrent 15,5 % des voix de l'électorat aux premières législatives de 1970, ce qui fut leur meilleur score) » (p. 413). Enfin le dernier chapitre, le plus court, passe sous silence le Sindh dans la partie qui traite de la dimension ethnique des rapports entre langue et pouvoir (p. 428-429). La conclusion porte le titre : « Un pays en crise » (p. 435). Elle est principalement consacrée à la situation économique catastrophique du pays avant de poser la question de savoir si le Pakistan se trouve dans une situation pré-révolutionnaire (p. 439). L'auteur n'a pas saisi ce moment privilégié pour revenir sur la société civile et le rôle qu'elle serait susceptible de jouer, à plus ou moins long terme certes, dans l'avenir du pays.

Ce livre conséquent de 503 pages reste un événement. Il fera date dans les études pakistanaises et il sera devenu un classique dès sa parution. Cette perspective, qui « colle » à l'actualité, en fait un outil indispensable pour le journaliste et l'honnête homme qui cherche une documentation sérieuse et abordable. On ne peut que regretter que le lecteur, s'il est des mieux informés des implications pakistanaises en Afghanistan ou de l'islamisme, restera sur sa faim quant à la structure du tissu social en milieu rural, mais aussi urbain. Sachant que la population rurale du Pakistan représente encore 67 % de la population totale, il faut espérer que l'avenir verra l'émergence d'études portant sur les *sayyid* et les *pīr*.

Michel Boivin
CNRS

(12) C'est pourtant Karachi et le Sindh qui sont les principaux foyers des Khojah. Voir M. Boivin, « Quelques problèmes relatifs à l'histoire et à la tradition religieuse des Khojas âghâkhânîs de Karachi et du Sindh », *Journal Asiatique*, 1997, tome 285/2, p. 411-472 et du même, « New Problems related to the History and to the Tradition of the Khojas in Karachi and in Sindh », *Journal of the Pakistan Historical Society* (Karachi), 1998, Vol. XLVI, nº 4, october-december, pp. 5-32. Passons sur les détails, comme par exemple lorsque Pierre Lafrance affirme que tous les Khojah sont chiites, alors qu'il existe une communauté sunnite (p. 363).

(13) Rien non plus sur les communautés crypto-chiites come les Ḍikri, prédominants dans le Makran, la partie sud du Baloutchistan (voir S.L. Pastner, « Power and Pir among the Paksitani Baluch », dans A.S. Ahmed 1990, *op.cit.*, pp. 276-291), ou les Nūrbakhshi de langue tibétaine du Baltistan (R.M. Emerson, « Charismatic Kingship : A Study of State-Formation and authority in Baltistan », dans A.S. Ahmed, *op. cit.*, p. 100-145).

(14) Sur le Sindh, voir Sarah E.D. Ansari, *Sufi Saints and state power. The pirs of Sindh, 1843-1947*, Vanguard Books, Lahore, 1992. Sur le Pendjab, voir Richard Eaton, « Court of Man, Court of God. Local Perceptions of the Shrine of Bābā Farid, Pakpattan, Punjab », *Contributions to Asian Studies*, 1982, vol. 17, pp. 44-61 ; du même, « The political and religious authority of the Shrine of Bābā Farid », dans B. Metcalf (ed.), *Moral Conduct and authority. The Place of Adab in South Asia Islam*, Berkeley, 1984, University of California Press, p. 333-356. Ces travaux ne figurent pas dans la bibliographie afférente.

BCAI 18 (2002) Jaffrelot Christophe (dir.) : Le Pakistan, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net